

réformateur génial mais qui ne plane plus au-dessus de la région basse du naturalisme ; nous avons affaire à un précurseur du subjectivisme religieux, n'aimant pas trop les théologiens et obligé toute sa vie à défendre son idéal contre les agissements de la Curie romaine. Encore un coup, ce n'est point là le François de l'histoire. Le Père Pascal déploie tous ses efforts pour démontrer combien la vie du Séraphique Père est saturée de surnaturel, quelle dévotion filiale, quel respect profond, quel amour sans bornes le saint fondateur portait loyalement à l'Eglise romaine et à son auguste Chef ; avec quelle humble soumission cet homme, catholique jusqu'aux dernières fibres de son être, s'inclinait devant tous les dignitaires ecclésiastiques ; quelle vénération sincère il professait à l'endroit des représentants de la science sacrée. Or, sur tous ces points, au lieu de mouler sa pensée sur la réalité historique, M. Sabatier force les faits les plus rebelles à se plier aux exigences de ses idées préconçues : *Et nihî res, non me rebus submittere conor*, pourrait-il dire avec Horace.

Je n'ai pas caché les défauts de l'œuvre de M. Sabatier ; je m'unirai donc d'autant plus volontiers au R. P. Pascal, pour exprimer toute l'admiration que j'ai vouée à certains aspects du monument incomparable élevé par le prince des critiques franciscanisants à la gloire du Patriarche séraphique. Jamais, avant M. Sabatier, on n'avait soumis l'étude des sources franciscaines à un examen méthodique aussi approfondi ; jamais on n'avait essayé de concentrer avec autant d'intensité toutes